Vérène Nicolas

Au commencement sont nos besoins

En quoi la théorie élaborée par Manfred Max-Neef permet-elle de concevoir et de mettre en œuvre de « nouveaux commencements » ?

La théorie de Manfred Max-Neef est une théorie des besoins humains fondamentaux et, surtout, de la manière dont nous choisissons de les satisfaire. Elle nous permet de voir le lien qu'il y a entre la façon dont nous décidons de satisfaire ces besoins et la société dans laquelle nous vivons et qui est le produit de ces choix. Par exemple, ce n'est pas la même chose d'acheter ses légumes à l'hypermarché, auprès du producteur, d'avoir son propre potager ou de cultiver un jardin communautaire dont on se partage la production. Ce n'est pas la même chose à la fois pour la personne et pour la société. Pour la personne, sans parler de la consommation proprement dite de ces légumes, ce sont des satisfactions et des contraintes totalement différentes. Par exemple, lorsque l'on produit et mange ses propres légumes, on se réjouit d'une nourriture saine bien sûr, mais c'est aussi un besoin de coopération avec la nature qui est satisfait de même que l'acquisition de compétences pratiques et théoriques, d'exercice physique et donc de bien-être. Pour la société, ce sont des relations complètement différentes à l'autre, aux autres. Et cela a aussi, d'évidence, des effets économiques et écologiques très différents.

Quelles sont les concepts-clés de Manfred Max-Neef ?

En ce qui me concerne, j'en retiendrais trois: le fonctionnement systémique des besoins fondamentaux, les quatre modalités de réponse à ces besoins et la nature des réponses elles-mêmes.

Les besoins humains fondamentaux – au nombre de neuf selon Manfred Max-Neef[1] – fonctionnent entre eux de manière systémique. C'est différent de la théorie de Maslow pour qui il y a une échelle des besoins, une hiérarchie des besoins, chacun émergeant de la satisfaction du précédent. Pour Manfred Max-Neef, il n'y a pas de hiérarchie entre les besoins. Même un besoin vital – boire, manger - peut, si la personne le décide, céder la priorité à la satisfaction d'un autre besoin. On peut, par exemple, se priver de nourriture au profit de ses enfants. On peut renoncer à sa liberté physique, se faire emprisonner, pour ne pas renoncer à sa liberté de pensée et de parole. Il peut donc y avoir, entre les besoins fondamentaux qui composent le système, des transactions qui privilégieront la satisfaction de tel besoin plutôt que la satisfaction de tel autre. Déjà, là, on voit comment se façonne une société : les choix collectifs qui sont faits, les arbitrages entre les niveaux de satisfaction qu'on accorde aux différents besoins.

Le deuxième concept à retenir, c'est celui de « modalité ». Selon Manfred Max-Neef, il y a quatre modalités : l'être, le faire, l'avoir et l'interagir. Notre société, par exemple, est principalement une société de l'avoir. Une des croyances de cette société, qui se dit elle-même « société de consommation », c'est que la réponse à nos besoins est principalement matérielle, qu'elle prend la forme d'un produit et que, ce produit, il s'agit de se le procurer sur un marché. Nous achetons donc bien plus souvent que nous ne produisons nous-mêmes. D'ailleurs, au contraire de nos grands-parents, peu nombreux aujourd'hui sont ceux qui savent faire quelque chose de leurs mains. En outre, quand nous achetons un produit, un objet, nous cherchons en général à réduire au minimum l'interaction avec les autres êtres humains : voyez l'évolution vers

La théorie de Manfred Max-Neef nous permet de voir le lien qu'il y a entre la façon dont nous décidons de satisfaire ces besoins et la société dans laquelle nous vivons.

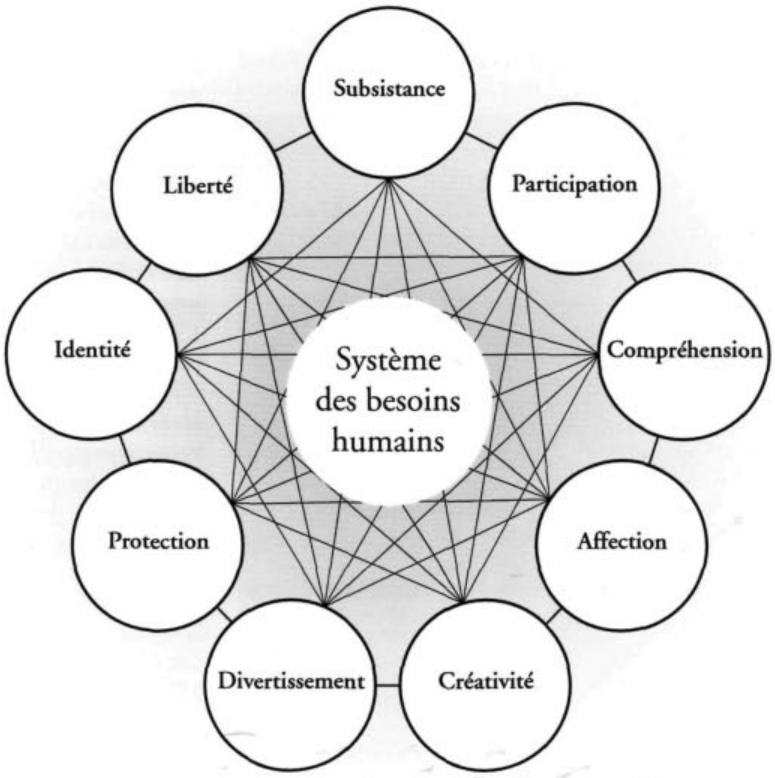
1 • Cf. tableau 1.

l'hypermarché et maintenant vers le commerce en ligne... On voit donc que, pour reprendre les catégories de Manfred Max-Neef, ce que notre civilisation a privilégié, c'est l'avoir - au détriment de l'être, du faire et de l'interaction. Et c'est cela, spécifiquement, qui façonne cette société.

Le troisième concept est celui de la nature des réponses que nous donnons à nos besoins. Manfred Max-Neef distingue quatre types de réponse : singulière, inhibitrice, destructrice, synergique. Une réponse synergique, c'est celle qui répond simultanément à plusieurs besoins. Par exemple, la mère qui allaite son enfant répond en même temps à ses besoins de subsistance, d'affection et de sécurité. La réponse singulière, est celle qui satisfait un seul besoin : j'ai soif et j'achète de quoi boire. La réponse inhibitrice est celle qui, tout en satisfaisant un besoin, empêche d'en satisfaire un autre. Par exemple, des parents trop protecteurs répondent au besoin de sécurité de l'enfant mais, en revanche, inhibent son besoin de liberté, son aptitude à la liberté. Quant à la réponse destructrice, c'est celle, comme le terme l'indique, pour satisfaire, détruit. Par exemple, la guerre est une réponse à un besoin de sécurité mais, en même temps, elle tue.

Les besoins humains fondamentaux connaissent-ils une évolution au cours du temps ?
Oui, sur le temps long. Autour du dix-huitième siècle, le besoin de liberté prend de l'importance comme on peut le voir en relisant l'histoire de la révolution française. A notre époque, c'est le besoin d'identité qui est devenu plus exigeant. Manfred Max-Neef croit maintenant percevoir l'émergence de ce qu'il appelle un « besoin de transcendance ».

Que peut-on dire de notre société occidentale aujourd'hui ?
C'est essentiellement, comme je le disais, une société de l'avoir, avec des conséquences que nous avons sous les yeux. Bien sûr, on nous parle beaucoup de la crise financière, qui est une conséquence de cette orientation dominante vers l'avoir, mais il ne faut pas oublier qu'il y a aussi, en même temps, découlant de



Selon Manfred Max-Neef, il y a quatre modalités : l'être, le faire, l'avoir et l'interagir.

Ce que notre civilisation a privilégié, c'est l'avoir - au détriment de l'être, du faire et de l'interaction.

Manfred Max-Neef croit maintenant percevoir l'émergence de ce qu'il appelle un « besoin de transcendance ».

la même source, d'autres crises tout aussi dramatiques, voire même cruciales. ... Les crises alimentaires sont de retour. La pollution de l'air, de la terre, de l'eau se rappellera à nous. L'appauvrissement drastique de la biodiversité met en danger la pérennité de l'écosystème dont nous dépendons. Et il y a aussi une crise de l'humain : jamais autant d'hommes et de femmes ne se sont sentis aussi mal dans leur peau, et cela va jusqu'aux troubles mentaux qui se multiplient. J'évoquais l'émergence d'un besoin d'identité plus exigeant. Selon la manière dont on répond à ce besoin, on a des effets différents. La publicité récupère ce besoin d'identité, mais c'est en flattant, en cultivant l'égo. En vérité, nous avons organisé un monde qui ne tient pas compte de notre nature profonde, un monde qui nous fait sans cesse violence...

Et comment expliquez-vous cela ?

Nous avons négligé certains de nos besoins fondamentaux et, au premier rang de ces parents pauvres, je mettrai le besoin d'affection au sens large du terme. Nous avons fait des choix liés à l'accroissement matériel de nos richesses parce que, sans doute, notre mémoire collective véhiculait-elle l'histoire de pénuries cruelles. Alors, nous avons fait des choix d'efficacité, de performance, qui nous ont permis de générer une abondance de produits industriels. Mais cette tension rend finalement chaque être humain concurrent de tous les autres. Le consommateur et le fournisseur sont en concurrence. Les entreprises et les salariés entre eux sont en concurrence, etc. Le temps étant devenu un objet de mesure, il y a une tension permanente sur l'utilisation « productive » que nous faisons du temps... Tout cela réduit les moments que l'on accordait jadis à la relation et change aussi la nature de cette relation.

Quel exemple donneriez-vous d'une démarche prometteuse ?

Un très bel exemple, selon moi, est celui du mouvement des Villes de Transition initié à Totnes, dans le Devon, par Robert Hopkins[2]. Quand vous regardez ce qui s'y passe, vous voyez d'abord des gens qui prennent le temps de se rencontrer et d'échanger. Ils refont « communauté ». Réfléchir ensemble sur nos besoins fondamentaux, c'est commencer à refaire communauté, à savoir apprendre à être en relation autour d'une vision d'un avenir plus durable et surtout à la mise en place de projets pratiques à l'échelon local (mettre des ressources en commun pour cultiver des jardins, investir dans des énergies renouvelables, inventer de nouveaux modes de transport etc.). C'est là que la théorie de Max-Neef peut s'insérer dans la réalité pour la faire évoluer. Elle est un outil qui permet à chacun d'entre nous de faire le point sur sa façon de vivre. Elle est encore plus féconde en tant que miroir d'une communauté locale ou même d'une nation qui veut reprendre son destin en main, faire des choix par rapport à la satisfaction de besoins qui équilibrent l'humain vis-à-vis du reste des êtres vivants et donnent priorité à la paix, la justice, l'égalité entre riches et pauvres etc.

Mais ce n'est pas facile, j'imagine, même quand on est convaincu, de « refaire communauté » compte tenu de l'individualisme que nous avons cultivé ?

L'individualisme est une manifestation de notre besoin d'identité : même s'il a des côtés destructeurs et génère un égoïsme matériel, il fait partie d'une évolution naturelle de notre conscience collective et de l'affirmation de chaque individu. Nous voulons être vu et reconnu pour ce *qui* nous sommes. Malheureusement les batailles pour avoir raison et affirmer nos idées sont aujourd'hui une des portes d'entrée de la violence et rendent difficile

« Nous avons organisé un monde qui ne tient pas compte de notre nature profonde, un monde qui nous fait sans cesse violence. »

« Nous pourrions réaliser que notre besoin d'identité peut être satisfait par autre chose que des idées. »

2 • Cf. Transitions n° 2.

l'acceptation de nos différences et un approfondissement de nos relations humaines. C'est parce que la « raison », depuis les Lumières, nous a permis de satisfaire un besoin énorme de curiosité, d'apprentissage et de progrès. Mais lorsque la raison prend le pas sur la richesse et la sagesse d'autres dimensions de notre être tels que le corps, l'âme et le cœur, elle sabote un « vivre ensemble » harmonieux car elle a du mal à nous faire voir ce que nous avons en commun plutôt que ce qui nous sépare. Avoir raison nous importe énormément. C'est le premier obstacle aux « commencements » ou aux recommencements, et cela du point de vue collectif, évidemment, mais aussi personnel. On se dit que, si on ne pense plus ce qu'on est habitué à penser, on ne saura plus qui on est. On s'accroche à de vieilles pensées qui nous retiennent prisonniers du passé mais qui nous donnent une certaine sécurité quant à l'idée que nous nous faisons de notre identité. Mais ceci n'est pas inéluctable et nous pourrions réaliser que notre besoin d'identité (ou d'affirmation et de contribution au monde qui

nous entoure) peut être satisfait par autre chose que des idées. Je pense ici à des savoir-faire tels que la capacité de bricoler, de créer de l'art et de la beauté, de soigner ou d'éduquer (pour n'en nommer que quelque uns). Je pense aussi à des savoir-être comme la capacité de résoudre les conflits, à rester centré dans des situations difficiles, à accompagner des êtres en souffrance ou pratiquer le lâcher prise lorsque que l'on perd une personne proche, tombons malade ou devons nous séparer de nos enfants lorsqu'ils grandissent. Nous serions alors sur un mode relationnel, et donc sociétal, complètement différents de ceux avec lesquels nous opérons à l'heure actuelle.

Alors, que serait la feuille de route pour un commencement ou un recommencement ?

Ce serait de développer ces savoir-faire et savoir-être et avant toute chose de favoriser le dialogue. Car le dialogue est au cœur d'un grandissement du faire et de l'être. Pour cela il nous faut lui donner les moyens d'être pacifique afin que chacun se sente bien, ait envie de le poursuivre et d'apprendre, et que l'on retrouve avec *l'affectio societatis* la capacité à faire des choses ensemble, dans le plaisir et dans le long terme. L'utilisation de l'outil élaboré par Manfred Max-Neef est inséparable selon moi d'un travail qui relie des êtres humains. Elle est donc également inséparable d'un certain nombre de pratiques qui permettent un authentique dialogue. La théorie des besoins fondamentaux permet de comprendre comment les choses se passent. Mais il ne s'agit pas seulement de comprendre, il s'agit de retisser les énergies humaines, parce que, comme l'a écrit Edgar Morin, si l'humain fait la société, la société en retour fait l'humain. Il s'agit donc de réinventer notre capacité à la relation. C'est-à-dire notre capacité à être présent à l'autre et à nous-mêmes. Il s'agit aussi, à travers les exigences de ce dialogue, que nous atteignions d'autres niveaux de conscience où, peu à peu, nous découvrirons l'interaction de ce qui nous habite, en bien ou en mal, avec ce qui se passe au dehors. C'est peut-être là qu'on rejoint ce besoin de transcendance dont Manfred Max-Neef croit déceler l'émergence.

Mais il ne s'agit pas seulement de comprendre, il s'agit de retisser les énergies humaines, parce que, comme l'a écrit Edgar Morin, si l'humain fait la société, la société en retour fait l'humain.

Bio

« Ce qui m'importe c'est d'apporter ma petite pierre à l'édifice d'un monde plus juste et solidaire, et surtout à la conservation et à la restauration d'une planète vraiment très endommagée. Les défis auxquels nous faisons face sont d'une ampleur terrifiante, mais le monde commence à se réveiller.

Ma contribution prend des formes diverses, la plus importante étant mon engagement avec le *Centre for Human Ecology* né au sein de l'université d'Edimbourg alors que les problèmes écologiques commençaient à émerger. J'ai dirigé le master en écologie humaine que nous enseignions en partenariat avec l'université de Strathclyde à Glasgow. Je suis passionnée par les processus d'apprentissage qui ouvrent les consciences et transforment notre façon d'être et d'interagir avec soi, les autres et la planète.

Enfin, je m'intéresse aussi à la Communication non-violente, une approche de la résolution des conflits et une communication basée sur la compassion, développée par Marshall Rosenberg. »

Vérène est basée à Glasgow, en Ecosse.

http://www.verenenicolas.org/

Commencements 1

Pierre Rabhi :
De l'aptitude à l'intelligence

L'ARBRE QUI TOMBE
Franck Biancheri
Dominique Viel
Jean-Michel Servet

LA FORÊT QUI POUSSE

Au commencement sont nos besoins
Vérène Nicolas

Retour vers le vivant
Michel Guignier

L'Economie de la relation
Christine Lenoble

L'habitat, lieu d'Humanité
Christian Mayeur

Fécondite de l'argent
Philippe Cacciabue

Réveiller le territoire
Pilar Kaltzado et Begoña Seijas

Créer de nouveaux espaces strategiques
Sylvie Condaminas

Renouer avec l'Aventure humaine
Estelle Boissiere et Alexandre Trepp

Vivre, c'est choisir une histoire
Pierre Blanc-Sahnoun

Commencements

La forêt qui pousse

SEMESTRIEL
NUMERO 1
PRINTEMPS 2011

« La forêt qui pousse fait moins de bruit que l'arbre qui tombe. »

Proverbe africain.